

**Mauricette VIAL-ANDRU****LA FORÊT** sommaire → 2Bm

La forêt, milieu vivant - Histoire de la forêt française  
La forêt, haut lieu de spiritualité - Le symbolisme des arbres

## **Histoire de la Forêt française**

Quand les hommes apparaissent sur ce territoire qui devait s'appeler la France, la nature y est exubérante grâce à un climat humide et doux. Mêlés aux saules, aux frênes, aux chênes, poussent des figuiers sauvages, des fusains, des lauriers. Puis le climat se refroidit et d'énormes glaciers descendent jusqu'à la Bresse. D'immenses troupeaux de bisons, de rennes, de chamois, de bouquetins, se déplacent sans cesse. Les épaisses forêts alternent avec les plantureux herbages. La nourriture abonde. La chasse, la pêche, la cueillette, suffisent à tout.

Au Néolithique, les hommes quittent les abris sous roches. Le plus souvent, leurs cabanes se groupent à proximité d'un cours d'eau. Il semble que la conquête du sol ait commencé au bord des eaux. Sans doute parce qu'à travers la forêt primitive, la rivière est le chemin qui permet de ne pas s'égarer. Des clairières où l'on vit au soleil apparaissent. Les villages s'entourent de palissades. Les hommes abattent les arbres. Sur le sol conquis, ils cultivent le seigle, l'orge, le blé, l'avoine. Dans la forêt proche, ils récoltent noix, noisettes, pommes sauvages, prunelles, baies de sureau, mûres, fraises des bois, champignons. Armés d'arcs et de flèches, d'épieux, ils chassent le cerf, le daim, le sanglier, l'ours, le loup.

### **La forêt des Gaulois**

Ce qui frappe César, lorsqu'il rédige ses Commentaires, c'est l'immensité des forêts gauloises. Elles occupent en effet une bonne partie de notre pays et s'étalent dans toutes les directions. Les terres cultivées y apparaissent comme des clairières le long des fleuves, autour des ruisseaux, dans les vallons. Les plus vastes se trouvent en Beauce, en Limagne, dans le Soissonnais et la plaine de Toulouse. Les chevaux et le bétail pâturent dans les clairières. Les porcs de taille énorme, à moitié sauvages, vaquent dans les chênaies.

Les forêts sont habitées par une foule de « boisilleurs » : bûcherons, charbonniers, sabotiers, fagoteurs, charrons, potiers, résiniers, tourneurs, briquetiers, faiseurs de cendres. Comme le minerai de fer se trouve un peu partout, les fondeurs, les forgerons, s'installent près du combustible. Que de Gaulois s'appellent Silvanus ou Silvinus, de *sylva*





*communis*, la sylve commune. Bref, la forêt est très fréquentée et par là même, protégée, car les hommes ont besoin d'elle.

### La forêt médiévale

Au Xe siècle, le mot *foresta* se répand et désigne, par opposition à la sylve commune, un canton boisé réservé au seigneur pour la chasse. En effet, au Moyen Âge, la chasse tient une grande place dans la vie des seigneurs. Mais les paysans possèdent des droits d'affouage et de pâturage. Ils peuvent ramasser les bruyères, les fougères, les feuilles tombées, qui servent de litière au bétail. Ils ont le droit d'emporter le bois mort et celui de faire paître leurs bêtes sous les arbres. Les bois sont toujours habités par tout un petit peuple qui en vit. Le jeune seigneur Aucassin décrit ainsi la tenue du bûcheron qu'il rencontre : « *il était chaussé de jambières et de souliers en peau de bœuf et affublé d'une cape grossière. Il s'appuyait sur une grosse massue.* » (Aucassin et Nicolette).

La forêt sert aussi de refuge pendant les guerres civiles, les épidémies, les famines. Dans les forêts, vivent des milliers de moines, de chanoines, d'ermites, d'anachorètes, tantôt seuls, tantôt en communautés. Fondées au XIe siècle, les abbayes cisterciennes s'établissent presque toujours dans des endroits sauvages, au milieu des bois. Un immense travail de défrichement commence, qui atteint son apogée dans le courant du XIIe siècle et s'achève à la fin du XIIIe siècle. À leur tour, des seigneurs installent, à la lisière des grandes forêts, de véritables colonies agricoles : les villeneuves dans le nord, les bastides dans le midi. Ceux qui les peuplent sont affranchis. Les terres sont données moyennant un fermage fixe, le cens, ou une part de récolte, le champart. Le nom que prennent ces communautés rappelle parfois le défrichement lui-même, par exemple : Les Essarts-le-Roi.

Ainsi, à la Renaissance, les deux tiers de la vaste forêt gauloise ont disparu. Cependant, nos Rois, qui aiment la forêt car ils y pratiquent la chasse avec passion, protègent encore de grands domaines. Philippe VI en 1346, Charles V en 1379, François Ier en 1518, Louis XIV en 1669, édictent des ordonnances-conservatoires auxquelles nous devons la plupart de nos grands massifs forestiers de plaine. Sous le règne de Louis XVI, de grands boisements en pin maritime sont entrepris, dès 1780 en Sologne et à partir de 1786 dans les Landes. Mais une fois chassés du trône, les Rois laissent la forêt sans défenseurs.

### La rage révolutionnaire

Dès 1789, un vent de folie balaie la forêt. De nombreux désordres sont signalés à l'Assemblée Constituante : intervention intempestive des municipalités, violences exercées sur des gardes. Les troupes révolutionnaires se plaisent à incendier les bois où elles traquent les prêtres réfractaires qui célèbrent la messe en secret.

Bientôt, l'administration des forêts tombe entre les mains de cadres incompetents nommés par la Convention. Des mesures préjudiciables



à la forêt sont prises : vente des forêts ecclésiastiques, confiscation et vente des bois des émigrés. Les acquéreurs de biens nationaux se précipitent. La loi du 4 septembre 1791, article VI, leur donne toute liberté d'administrer les bois comme bon leur semble : « *Les bois appartenant à des particuliers cesseront d'être soumis aux agents forestiers, et chaque propriétaire sera libre de les administrer et d'en disposer à l'avenir comme bon lui semblera.* » Comme depuis 1790, un impôt foncier assez lourd frappe la propriété forestière, on imagine ce que la forêt va devenir entre les mains de ses nouveaux propriétaires !

L'agronome Rougier de la Bergerie a pu écrire, en 1817 : « *Tous les ouragans et tous les météores depuis un siècle ont fait moins de mal aux forêts que ce terrible article VI.* » En effet, il faut attendre la Restauration pour qu'une réaction en faveur de la forêt se fasse jour. C'est par l'ordonnance royale de 1827 qu'une école des forêts est créée à Nancy. L'ancienne ordonnance de 1669 est refondue totalement et le nouveau Code forestier est adopté. L'administration de l'État contrôle les forêts du domaine, y compris les apanages, mais aussi les bois des communautés et des établissements publics. Certes, les particuliers continuent à gérer librement leurs bois mais ils doivent faire agréer leurs gardes et déclarer six mois à l'avance les arbres qu'ils entendent abattre. Des personnalités réalistes de l'époque se plaignent que le déboisement provoque des inondations et détruit la terre végétale. En 1827, le comte de Montlosier attire l'attention sur le fléau que constitue le déboisement en montagne et offre de reboiser ses propriétés à ses frais. C'est la première campagne de reboisement !

## La révolution industrielle

La forêt n'est pas épargnée par la révolution industrielle du XIXe siècle. Les chemins de fer demandent du bois pour les traverses, les wagons, les poteaux. Le télégraphe exige des millions de poteaux. La demande de résine pour fabriquer la térébenthine ne cesse de croître. La tannerie, qui utilise l'écorce des chênes, est florissante. Les houillères réclament des quantités énormes d'étais de bois. La fabrication du papier et du carton à base de pâte de bois, commence vers 1845 et se développe rapidement.

Cependant, sous le règne de Napoléon III, de grands travaux de reboisement sont entrepris. L'empereur paie d'exemple. Il acquiert un domaine en Sologne et fait reboiser 600 hectares. Dans les Landes, il achète un vaste domaine et fait planter 7000 hectares de pins, continuant ainsi l'œuvre entreprise par Louis XVI. En Champagne crayeuse, il constitue un domaine forestier de 2000 hectares. Le Mont Ventoux et le Lubéron (Alpes du Sud), le Mont Faron et le Mont Boron (Côte d'Azur), le Crêt-du-Maure près d'Annecy, sont reboisés. Les plantations sur les pentes montagnardes conduisent les forestiers à rechercher des essences frugales, de croissance rapide, acceptant les sols dégradés, la



sécheresse, le vif ensoleillement. Les conifères font merveille. Pour la première fois, on importe des espèces étrangères à la flore française. Dans le Sud-Est, le Massif Central, la Champagne crayeuse, de vastes surfaces retrouvent un couvert forestier grâce au pin noir d'Autriche. Aujourd'hui, cet arbre fait partie de notre flore au même titre que le robinier américain. Le cèdre de l'Atlas (Afrique du Nord) est introduit au Ventoux en 1862.

Sous l'Ancien Régime, le but des reboiseurs était, selon le mot d'un forestier du XIXe siècle, d'« imiter la nature et de hâter son œuvre. » L'idée de « mise en valeur » ne prédominait pas. Les sapinières et les pessières de montagne suffisaient à la demande en bois d'œuvre résineux des chantiers navals.

La révolution industrielle a modifié le rôle de la forêt. Les usages des bois résineux se multiplient d'abord en menuiserie, puis dans le bâtiment et en papeterie. Aujourd'hui, dans l'industrie chimique, la cellulose trouve de nombreux débouchés et comme il y faut des quantités de bois considérables, la plantation des conifères prend le pas sur tout autre mode de repeuplement : les conifères poussent plus vite que les feuillus.

Nos conifères indigènes, presque tous montagnards, n'étant guère appropriés aux plantations de basse altitude, il faut introduire de nouvelles espèces. La Corse nous a donné le grand pin Laricio qui réussit en plaine et basses montagnes humides. Le mélèze du Japon fait merveille en Bretagne mais c'est d'Amérique du Nord que proviennent la plupart des exotiques : le pseudotsuga de Douglas, l'épicéa de Sitka, le cyprès de Lawson, le tuya géant, plantés dans les régions océaniques ; le sapin de Vancouver à l'aise dans le Nord de la France ; le sapin du Colorado, le cyprès de l'Arizona, employés dans le Midi ; le pin de Weymouth et le pin de Monterey, implantés en Pays Basque. Par ailleurs, les peupleraies se développent mais le peuplier n'est pas un arbre forestier ; il redoute la concurrence des autres arbres.

Ainsi, la forêt de l'an 2000 ne ressemble en rien à la forêt gauloise. Pour aménagées qu'elles aient été, les forêts anciennes n'en représentaient pas moins des associations végétales où un équilibre s'était établi, assurant la survie de tout un ensemble d'animaux et de végétaux. Les peuplements artificiels de conifères avec leur tapis uniforme d'aiguilles et la rareté de leur faune, sont des milieux pauvres sous dépendance humaine. Les derniers lambeaux légués par nos ancêtres sont d'autant plus précieux comme références et comme exemples.

### **Un métier oublié : charbonnier**

En pleine forêt, les charbonniers fabriquaient du charbon de bois dans une meule, ou plus récemment dans un four métallique. Des morceaux de bois étaient entassés autour d'une cheminée centrale. La mise



à feu était provoquée par des braises enflammées, jetées dans la cheminée. Le feu se propageait alors à l'ensemble du tas de bois qui brûlait lentement à l'abri de l'air. La carbonisation se faisait en deux jours dans la meule, en une journée dans le four métallique. En regardant la couleur de la fumée, le charbonnier savait quand il devait ouvrir ou fermer les trous d'aération pour activer ou ralentir la combustion.

En 1937, Gaston CHÉRAU, auteur injustement oublié, écrivait Séverin Dunastier, dont le héros est charbonnier : *« Séverin grimpa sur sa charbonnière, en retira la grosse perche centrale, s'assura que la cheminée était ainsi bien dégagée, que le bourrage du revêtement tenait bien, et il mit le feu à son brûlot par en haut, comme cela se fait. Il en avait trois à allumer. [...] Trois meules, c'est quelque chose ; et l'on venait de loin pour lui acheter son charbon, comme autrefois chez les vrais charbonniers d'après les on dit des pères, du temps de Louis-Philippe où l'on avait du goût pour la bonne marchandise. Dans les villes on s'en moque mais il y a encore des ménagères à la campagne qui font chauffer la soupe du matin sur le fourneau à trois foyers et qui aiment la chaleur du charbon de bois, du sincère. Le meilleur, cela se savait, c'était celui de Séverin Dunastier. [...] Le joli métier ! »*

### La magie de la forêt

De nombreux poètes et écrivains ont chanté le mystère de la forêt. Ainsi, en 1911, Alphonse de CHATEAUBRIANT écrivait dans *Monsieur des Lourdines, Histoire d'un gentilhomme campagnard* : *« chaque fois, sous cette voûte, au sein de ce silence, il commençait par se sentir tout-petit ; puis, peu à peu, l'envahissait en face de ces arbres le sentiment d'une mystérieuse solidarité. Il n'était plus Timothée des Lourdines, il n'avait plus d'âge ; dans sa chair circulait la sève des châtaigniers et des hêtres ; et son esprit, détaché de sa propre pensée, libre, immense, épousait toutes les formes, tous les murmures de la forêt. Il les connaissait si bien tous ces arbres, depuis trente-huit ans qu'il vivait au milieu d'eux ! [...] Il leur devait des minutes divines. [...] Et voila pourquoi, aux hommes qui n'étaient pas des simples, il préférait la forêt, qui n'a pas d'esprit, qui ne finasse pas, qui est pleine d'amour, qui n'agite pas ces étranges petites mains tracassières et rapetissantes. »*

Mauricette VIAL-ANDRU



*Aller au dossier d'origine de ce texte*